

LES LEÇONS MEXICAINES : JOSÉ MARÍA HEREDIA, ÉCLAIREUR DU PRÉSENT CUBAIN

Nicolas BALUTET

Université Polytechnique Hauts-de-France

nicolas.balutet@uphf.fr

Résumé¹ : S'appuyant sur *La novela de mi vida* de Leonardo Padura, cet article étudie, tout d'abord, les conclusions politiques que tire le personnage de José María Heredia à partir de son expérience au Mexique. Dans un second temps, il s'interroge sur le sens de l'utilisation du personnage du célèbre poète par le romancier cubain. Cette analyse tend à montrer que l'utilisation dans le roman de la figure de José María Heredia, de son œuvre littéraire et l'expression de ses positions politiques ne se limitent pas à rappeler le plaidoyer du poète en faveur de l'indépendance de Cuba et sa critique féroce du despotisme colonial. Le recours à la voix d'un autre, auréolée qui plus est, dans le cas présent, d'une autorité reconnue au sein de la nation cubaine, participe à éclairer le présent cubain.

Mots-clés² : Leonardo Padura Fuentes, José María Heredia, Cuba, politique, despotisme.

Abstract: Based on Leonardo Padura's *La novela de mi vida*, this article studies, first of all, the political conclusions that the character of José María Heredia draws from his experience in Mexico. Secondly, it questions the meaning of the Cuban novelist's use of the character of the famous poet. This analysis tends to show that the use in the novel of the figure of José María Heredia, his literary work and the expression of his political positions are not limited to recalling the poet's plea for Cuba's independence and his fierce criticism of colonial despotism. The recourse to the voice of another, in this case a recognized authority within the Cuban nation, helps to enlighten the Cuban present.

Keywords: Leonardo Padura Fuentes, José María Heredia, Cuba, politics, despotism.

Introduction

Dans les dernières pages de *La novela de mi vida* de l'écrivain cubain Leonardo Padura (1955) est présentée la retranscription de la lettre que le personnage de José María Heredia, inspiré du célèbre poète, envoie à son fils

¹ **Resumen:** Basado en *La novela de mi vida* de Leonardo Padura, este artículo examina primero las conclusiones políticas que el personaje José María Heredia saca de su experiencia en México. Segundo, examina el uso que el novelista cubano hace del personaje del famoso poeta. Este análisis tiende a mostrar que el uso en la novela de la figura de José María Heredia, su obra literaria y la expresión de sus posiciones políticas no se limitan a recordar la defensa del poeta de la independencia de Cuba y su feroz crítica al despotismo colonial. El uso de la voz de otro, en este caso una autoridad reconocida dentro de la nación cubana, ayuda a iluminar el presente cubano.

² **Palabras clave:** Leonardo Padura Fuentes; José María Heredia; Cuba; política; despotismo.

Esteban, né de sa relation (et surtout de l'imaginaire du romancier) avec Dolores Junco. Cette missive intime revient sur les raisons qui ont poussé le poète à écrire ses mémoires : « entendí que sólo sin enmascaramientos era posible tener este diálogo contigo y con los hombres del futuro a los que también me dirijo » (Padura Fuentes 2002, p. 413). Au terme de sa courte vie, José María Heredia souhaite donc transmettre le fruit de son expérience, acquise souvent dans la douleur en raison de ses positions indépendantistes qui le conduisent à l'exil loin de sa chère Cuba. Quels sont donc les enseignements hérédiens que le lecteur présent et à venir doit retenir ?

Dans cet article, nous nous limiterons aux « leçons mexicaines », c'est-à-dire aux conclusions politiques que tire le personnage à partir de son expérience au Mexique, ce pays tout à la fois aimé et abhorré dans lequel se déroule sa vie d'adulte¹. Dans un second temps, nous nous interrogerons sur le sens de l'utilisation du personnage de José María Heredia par Leonardo Padura. Nous laisserons à d'autres la question de l'exil, centrale dans l'œuvre, pour examiner plutôt, dans le prolongement des leçons précédentes, « la voie de la stylisation », pour reprendre une expression de Mikhaïl Bakhtine (1970, p. 223), c'est-à-dire la « réfraction » de ses propres pensées dans les mots d'un autre. Certes, derrière la voix des personnages de toute œuvre littéraire se cache l'auteur avec son projet, ses aspirations. Mais dans un contexte politique autoritaire ou dictatorial dans lequel la liberté d'expression est contrôlée, l'écrivain ne doit-il pas user de stratagèmes pour déjouer la censure et pouvoir exprimer ses idées tout en se protégeant ? Transposer l'action à une autre époque, s'abriter derrière un personnage historique constituent ainsi deux possibles voies de contournement. À la lecture de *La novela de mi vida*, notre hypothèse est que l'utilisation dans le roman de la figure de José María Heredia, de son œuvre littéraire et l'expression de ses positions politiques ne se limitent pas à rappeler le plaidoyer du poète en faveur de l'indépendance de Cuba et sa critique féroce du despotisme colonial. Le recours à la voix d'un autre, auréolé qui plus est, dans le cas présent, d'une autorité reconnue au sein de la nation cubaine, participe à « iluminar, entender el presente » selon les propres termes de Leonardo Padura (Bivort 2013, p. 157).

Chantre de l'indépendance, José María Heredia se révèle être un fervent défenseur du système républicain contre la Monarchie, une position qui transparait à plusieurs moments dans le roman. Ainsi, dans *La novela de mi vida*, est mentionné à deux occasions le nom de Xicoténcatl (Padura Fuentes 2002, pp. 170, 270-271), un célèbre combattant tlaxcaltèque qui participa aux côtés des Espagnols à la conquête de la capitale aztèque. En 1826, sa geste héroïque fit l'objet d'un roman anonyme publié en espagnol à Philadelphie aux États-Unis². L'identité de l'auteur de cette œuvre a suscité – et c'est toujours le cas de nos

¹ À la joie d'être dans un pays connu et à la reconnaissance envers la générosité de la terre d'accueil se mêlent au fil du temps et de la narration le dégoût du personnage José María Heredia face au chaos politique, au harcèlement et aux menaces dont il fait l'objet et, surtout, l'irrépressible envie de rentrer chez lui, c'est-à-dire à Cuba (Padura Fuentes 2002, pp. 34, 104, 257, 266, 302, 324-325, 329, 357).

² Il existe de très nombreuses éditions de ce roman. Parmi les plus récentes (Forero Quintero 2012).

jours – bien des controverses parmi les spécialistes de la littérature hispano-américaine. Plusieurs noms d'écrivains mexicains ont été avancés mais, aujourd'hui, le débat se concentre davantage autour de deux Cubains : le philosophe, politicien et prêtre Félix Varela¹ et le poète José María Heredia (González Acosta 1997). Leonardo Padura penche pour ce dernier quand il fait dire à son personnage :

Dos meses después, disfrutando yo de mi irrefrenable amor por Lola, olvidado de mi ansiedad por la tardanza del levantamiento separatista y enfrascado en la ardua de una tragedia centrada en el héroe mexicano Xicoténcatl, recibí la noticia de que Domingo había entregado a *El Revisor* un cáustico anuncio sobre la próxima aparición de un volumen de mis versos.

Leonardo Padura (2002, p. 170)

Fue por eso que me empeñé en concluir, en largas jornadas de escritura, la novela *Jicoténcatl*, sobre cuya paternidad siempre guardé el más rígido silencio pues nunca me satisfizo como obra literaria. Sólo Varela, con quien hablé de la idea en Nueva York, sabía de mis intenciones de escribir el relato novelado de la vida del héroe indígena, cuya leyenda había conocido en mis primeros años mexicanos y que, algún tiempo atrás, traté de convertir en un drama. Luego de comenzar y abandonar varias veces aquella obra, decidí retomarla y a finales de 1826 se imprimió en Filadelfia la novela *Jicoténcatl*, obra imperfecta, lo sé, pero que se alza con el mérito de ser la primera novela de carácter histórico escrita en castellano.

Leonardo Padura (2002, pp. 270-271)

L'hypothèse hérédienne est intéressante dans la mesure où l'un des thèmes principaux de ce premier roman historique hispano-américain consiste en la présentation du système politique du peuple tlaxcaltèque : une République dirigée par un Sénat honnête et droit. La Monarchie, quant à elle, apanage des envahisseurs espagnols, apparaît comme arbitraire. L'intention est claire. Cinq ans après l'indépendance du Mexique, il s'agit d'exalter les valeurs républicaines tout en montrant que ses racines sont ancrées dans la longue histoire du pays.

La défense de la République se poursuit avec le portrait que le personnage de José María Heredia dresse d'Agustín de Iturbide. Rappelons que la Vice-Royauté de la Nouvelle-Espagne, dont la capitale est Mexico, connaît un processus d'indépendance singulier. Après les échecs de Miguel Hidalgo et de José María Morelos, commence une troisième phase (1815-1820) qui prend la forme d'une guerre de guérillas. Parmi les meneurs de l'insurrection se trouve notamment Guadalupe Victoria, si souvent mentionné dans *La novela de mi vida* et sur lequel nous reviendrons. Mais les insurgés, qui ne parviennent pas à rallier massivement les créoles à leur cause, font face à une forte résistance militaire des troupes espagnoles. En 1820, la victoire des libéraux en Espagne et

¹ À ce propos, se reporter aux arguments plutôt convaincants de Luis Leal et Rodolfo J. Cortina dans Varela (1995, pp. xvi-xxxv).

les nouvelles mesures mises en place dans la péninsule (liberté de la presse, confiscation des biens de l'Église et abolition de ses privilèges, etc.) changent la donne car les conservateurs mexicains, jusque-là très hostiles à l'indépendance, se décident à la proclamer l'année suivante en soutenant le commandant de l'armée royaliste, Agustín de Iturbide. Point ici de République, le souhait de Guadalupe Victoria, mais une Monarchie constitutionnelle appelée « Empire Mexicain » et dirigée de manière provisoire par ledit Iturbide, jusqu'à ce que Fernando VII ou un autre prince de sang accepte de monter sur le trône.

Pour le personnage de José María Heredia, le parcours d'Agustín de Iturbide constitue « una exasperante advertencia: la fiebre del poder, las ansias de gloria, el deseo de trascendencia podían engendrar la traición de los ideales y las causas más justas » (Padura Fuentes 2002, p. 147). Face à la relégation des idéaux républicains par l'instauration d'une Monarchie dont Iturbide est l'un des promoteurs, le poète cubain compose en mars 1822 son « Oda a los habitantes de Anáhuac » (Heredia 1989, pp. 52-56), publiée anonymement dans un appendice de *Bosquejo ligerísimo de la revolución de Méjico* (sic), *desde el grito de Iguala hasta la proclamación imperial de Iturbide*, un ouvrage rédigé par « un verdadero americano », en l'occurrence Vicente Rocafuerte y Rodríguez de Bejarano, futur président de l'Équateur¹. Interpellant directement le peuple mexicain, rappelant son passé glorieux et se lamentant sur tout le sang versé, la voix poétique, qui présente Iturbide comme un « traidor » (v. 78), un « tirano vil » (v. 102), appelle à « alza[r] la frente » (vv. 34, 50) et à ne plus être « juguetes de facciosos, / o siervos miserables de tiranos » (vv. 3-4).

Ce « grito contra el despotismo y a favor de la democracia y la libertad » (Padura Fuentes 2002, p. 147), selon les propos du personnage de Leonardo Padura, anticipe les pires dérives du nouveau régime. En effet, peu de temps après la composition du poème, le Congrès ouvre la voie au couronnement du jeune régent face au rejet du système mexicain par la famille royale espagnole. Rapidement, le nouvel Empereur entre en conflit avec les républicains du Congrès. Après avoir dissous l'Assemblée, une junte est chargée de désigner les nouveaux députés, cependant que l'augmentation des taxes et des impôts et la restriction de la liberté de la presse suscitent l'opposition grandissante. Le général Antonio López de Santa Anna prend alors les rênes de l'opposition, rejoint rapidement par Guadalupe Victoria qui, en raison de sa popularité et de son prestige, devient le nouveau chef du mouvement. Après plusieurs semaines de conflits et de tractations politiques, Agustín de Iturbide finit par abdiquer en mars 1823 et le pouvoir exécutif est confié à une junte provisoire, laquelle entérine le principe de la création d'une République. Guadalupe Victoria sort vainqueur des premières élections présidentielles et accède au pouvoir en octobre 1824, ce qui ne manque pas de réjouir José María Heredia.

Guadalupe Victoria est l'un des protecteurs politiques du poète cubain en raison de la convergence de leurs points de vue sur le mouvement indépendantiste, la défense de la République et le rejet du despotisme. Cela transparaît parfaitement dans *La novela de mi vida*. Le Président mexicain fait

¹ Le roman de Leonardo Padura mentionne cet épisode (2002, p. 165).

ainsi parvenir un passeport à José María Heredia pour qu'il puisse quitter New York et rejoigne le Mexique¹, il reçoit le poète au Palais présidentiel (Padura Fuentes 2002, pp. 267-268), le nomme à de hautes fonctions dans la magistrature avec un confortable salaire (Padura Fuentes 2002, pp. 272, 285-286). Pour le personnage de José María Heredia, cette période n'a plus rien à voir avec le chaos précédent :

Me era especialmente grato comprobar cómo en pocos años la nación había logrado estabilizar su independencia y su sistema republicano y federal, luego de la intentona imperial de Iturbide, y ahora, con un gobierno electo por la voluntad popular y una constitución democrática, se vivía un estado de prosperidad que hacía pensar que cinco siglos, y no cinco años, habían transcurrido desde mi última estancia en el país.

Padura Fuentes (2002, pp. 268-269)

La tranquillité ne sera que de courte durée car, bientôt, afin d'affaiblir le Président, le poète se retrouve au centre d'une polémique politique menée par José María Alpuche, le porte-parole des conservateurs (Padura Fuentes 2002, pp. 285-286 ; García Garófalo Mesa 1945, pp. 269-288). Pis, à l'approche des élections de 1829, les ambitions des uns et des autres, libéraux comme conservateurs, vont plonger le pays dans une décennie de chaos. La raison selon *La novela de mi vida* : l'élection à la présidence du conservateur Manuel Gómez Pedraza, dépeint de manière très négative dans le roman : « un hábil orador, sin mayores méritos políticos que su labia retórica » (Padura Fuentes 2002, p. 288). La réalité historique s'avère un peu plus complexe : l'élection de Gómez Pedraza est tout à fait constitutionnelle. C'est Vicente Ramón Guerrero Saldaña, le candidat du clan libéral et républicain, dont il n'est jamais fait mention dans le roman, qui n'accepte pas le résultat des élections, estimant que le système inscrit dans la Constitution de 1824 le défavorise. C'est ce libéral républicain qui ravive la spirale de violence, replongeant le pays dans « una larga y enconada guerra civil », « una anarquía interminable » et « el fin de la paz y la prosperidad » (Padura Fuentes 2002, p. 289). Le personnage de José María Heredia a beau appeler au respect de la Constitution (Padura Fuentes 2002, p. 289), le roman de Leonardo Padura, par ses raccourcis et ses arrangements avec la réalité historique, donne l'impression que les responsables de la situation sont les conservateurs, ce qui n'est pas exact, bien que ces derniers s'engouffrent rapidement dans la brèche. La situation va déboucher quelques mois plus tard sur la funeste prise de pouvoir d'Anastasio Bustamente (Padura Fuentes 2002, pp. 299-300 ; García Garófalo Mesa 1945, p. 469). *La novela de mi vida* contient plusieurs erreurs historiques. La plus surprenante ressortit à la mort de Guadalupe Victoria. Le personnage de José María Heredia affirme, en effet, que l'ancien Président a été jugé et fusillé en 1831 :

¹ Dans le roman, contrairement à la réalité historique, le document ne parvient pas aux mains d'Heredia (García Garófalo 1945, p. 192 ; Padura Fuentes 2002, p. 266).

Recuerdo que en cada ocasión que entregaba uno de mis artículos, regresaba a casa sintiendo mi eterno temblor en las piernas, pues cada escrito podía significar mi encarcelamiento o muerte a manos de cualquier banda de forajidos uniformados, tal como le había ocurrido a mi benefactor, el expresidente Victoria, « juzgado y fusilado » la madrugada del 14 de febrero de 1831, sin que contaran para nada los largos servicios hechos a su país. ¡Pobre México!

Padura Fuentes (2002, pp. 299-300)

Si la date du 14 février 1831 n'est pas inconnue des historiens, elle marque l'exécution du successeur de Victoria à la présidence, Vicente Ramón Guerrero Saldaña. On pourrait regretter que Leonardo Padura fabrique une conscience sociale, morale et politique sur une base erronée, ce que le sociologue Francis Farrugia (2007 ; 2008 ; 2009) nomme le « syndrome narratif », que son roman instaure une fausse vision du monde, un danger déjà signalé par Umberto Eco (1996, pp. 165-166) dans *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*. L'écrivain cubain tient à rappeler, néanmoins, en ouverture de *La novela de mi vida*, qu'il n'entend pas proposer un rapport d'identité avec le réel – ce qui est le propre de l'historien – mais des relations de correspondance, d'analogie, qui oscillent entre « distance » et « pertinence » face à la réalité référentielle :

Aunque sustentada en hechos históricos verificables y apoyada incluso textualmente por cartas y documentos personales, la novela de la vida de Heredia, narrada en primera persona, debe asumirse como obra de ficción. [...] todo lo que Heredia narra ocurrió, debió o pudo ocurrir en la realidad, pero siempre está visto y reflejado desde una perspectiva novelesca y contemporánea.

Padura Fuentes (2002, p. 5)

Abordant la genèse du roman, il développe la même idée dans un entretien :

En una novela como *La novela de mi vida* yo tengo como máxima una frase que dice Alex Haley al final de su libro *Raíces / Roots*, el famoso libro de aquel que encuentra su antecedente africano. Todo lo que ocurre en este libro no es verdad. Aquí hay partes de ficción. Pero es una ficción que parte de una investigación meticulosa de la verdad y de la historia. Por lo tanto, los hechos que no ocurrieron en la realidad pudieron haber ocurrido en la realidad o debieron haber ocurrido en la realidad, según mis investigaciones. Yo tomé ese método como modelo a la hora de escribir *La novela de mi vida*. Todo lo que ocurre no es la realidad, pero pudo haber ocurrido así en la realidad porque mis investigaciones me permitieron saber que me movía en un contexto de verosimilitud, que es la palabra clave en la literatura, más que realismo, más que reflejo. Creo que lo que un escritor trata de hacer es convertir un ambiente en verosímil para un lector, sobre todo un lector contemporáneo. Esta verosimilitud se logra precisamente por un conocimiento muy amplio de la época pero en el cual uno puede ficcionar libremente porque este conocimiento le permite poder establecer relaciones que no existen.

Wieser (2005, sans page)

Leonardo Padura s'astreint donc à l'exigence de vraisemblance entre deux univers que Thomas Pavel (1988, pp. 75-76) nomme « primaire » et « secondaire », c'est-à-dire, respectivement, le monde empirique et le monde de la fiction. Ces erreurs, qui ne sont pas involontaires tant Leonardo Padura connaît les méandres de la vie de José María Heredia à qui il a consacré un essai biographique (2003), sont la marque de la formidable liberté dont le récit fictionnel bénéficie par rapport au récit historique pour « inscrire dans la représentation du réel empirique les possibilités diverses de son éclatement, de ses évolutions, de ses relectures, la possibilité en un mot d'actions nouvelles encore inclassées » (Barbéis 1980, p. 346). La mort imaginaire de Guadalupe Victoria permet à l'auteur cubain de renforcer l'opposition entre le probe chantre de la République et ses successeurs davantage mus par leur ambition personnelle. De même, ne pas évoquer la rébellion de Vicente Guerrero Saldaña, c'est exonérer le clan libéral de ses responsabilités dans le chaos et ne pas entacher le beau projet républicain.

À côté de la défense de la République et de la critique des « fanáticos borrachos de odio y de poder » (Padura Fuentes 2002, p. 300), l'autre grande leçon que retient José María Heredia de ses séjours mexicains ressortit à l'idée que tous les régimes despotiques ont une fin. En décembre 1820, alors qu'il va fêter ses 17 ans, le jeune poète écrit l'une de ses compositions les plus célèbres, « En el Teocalli de Cholula » (Heredia 1989, pp. 106-109), d'abord intitulé « Fragmentos descriptivos de un poema mexicano ». Publiée en 1825 et augmentée de cinquante vers en 1832 (Beaupied 1997, p. 11), cette longue *silva* mélancolique mentionnée à plusieurs occasions dans le roman¹ commence par louer la nature. Les champs étant « fertilísimos » (v. 16), ils permettent, grâce à l'action conjointe de la chaleur du soleil (vv. 18-19, 21, 23), d'obtenir « doradas mieses » (v. 6), « cañas deliciosas » (v. 7), des fruits abondants (oranges, ananas, bananes, raisins) (vv. 7-8). De la terre, l'image édénique se prolonge vers le ciel dans une gradation ascendante : « frondosa vid » (v. 10), « pino agreste » (v. 10), « árbol majestuoso » (v. 11), avant l'apparition des cimes enneigées des volcans Iztaccihual, Orizaba (v. 12) et Popocatepetl (v. 13). La richesse du paysage qui s'offre aux yeux de la voix poétique semble immuable : « yelo eterno y perennal verdura » (v. 20). Ce qui l'est moins, en revanche, c'est ce qu'incarne la pyramide aztèque au sommet de laquelle cette magnificence naturelle est contemplée. À travers un rêve qui recrée une époque révolue, la voix lyrique rappelle, tout d'abord, l'horreur des sacrifices humains et la barbarie du pouvoir aztèque : « ¿Quién diría / Que en estos bellos campos reina alzada / La bárbara opresión, y que esta tierra / Brota mieses tan ricas, abonada / Con sangre de hombres, en que fue inundada / Por la superstición y por la guerra...? » (vv. 46-51). Puis, et c'est la leçon du poème, le locuteur signale que les anciens monarques mexicains, qualifiés de despotes, « en el abismo del no ser se hundieron » (v. 125). La pyramide, symbole de l'orgueil aztèque en ce qu'elle

¹ Nous n'irons pas jusqu'à affirmer, comme le fait Rudyard J. Alcocer (2014, p. 35), que *La novela de mi vida* mentionne largement la composition. Le roman fait allusion au poème à cinq occasions (Padura Fuentes 2002, pp. 84-85, 116, 201, 266, 420).

entendait rivaliser avec la splendeur des montagnes alentours, est aujourd'hui « muda y desierta » (v. 144), « yerma » (v. 146). Toutes les tyrannies finissent par disparaître : « Fueron: de ellas no resta ni memoria » (v. 89). Dans *La novela de mi vida*, cette visite à « la tétrica pirámide de los sacrificios de Cholula » (Padura Fuentes 2002, p. 85) constitue le point de départ de l'engagement politique du personnage d'Heredia : « si la vida me lo permitía, dedicaría todas mis fuerzas físicas y mentales a luchar contra lo peor que el hombre había creado para satisfacer su más despreciable voluntad de poder: la esclavitud y la tiranía » (Padura Fuentes 2002, p. 85).

S'appuyant sur son expérience mexicaine, le personnage de José María Heredia craint que l'histoire politique hispano-américaine ne soit qu'une succession de régimes autoritaires, l'empire d'Agustín de Iturbide incarnant à ses yeux « la primera de las muchas tiranías que deberíamos de sufrir los nuevos pueblos hispanoamericanos, y siempre en nombre del vilipendiado bien común y del mejor destino de la patria » (Padura Fuentes 2002, p. 147). Malheureusement prophétique, cette phrase invite le lecteur à inscrire sa réflexion dans la durée et à s'interroger sur le temps présent. Cet examen est facilité par le fait que *La novela de mi vida* met clairement en miroir les vies de Fernando Terry et de José María Heredia. En effet, de très nombreuses similitudes existent entre les deux personnages : tous deux se révèlent comme poète « romantique » à l'âge de 14 ans ; connaissent un amour frustré (Delfina et Lola Junco) ; font l'expérience de l'exil en raison d'une trahison (c'est du moins ce que croit Fernando Terry jusqu'à la fin du roman) ; décident de partir dans un pays hispanophone après un séjour aux États-Unis en raison du climat et de la langue ; avec l'aval des autorités, parviennent à revenir à Cuba pour un séjour de courte durée durant lequel ils retrouvent famille et amis (le groupe des *Socarrones* évoque d'ailleurs les camarades du poète) ; etc. Un épisode accentue le parallélisme entre les deux hommes. À la fin du roman, José María Heredia, qui observe pour la dernière fois les côtes cubaines depuis le bateau le ramenant au Mexique, échange un long regard avec un homme resté sur l'île qui l'observe :

Mientras el barco abandonaba el puerto, desde la borda en que me había acodado, eché una última mirada a la isla y sobre los arrecifes de la costa descubría a un hombre, más o menos de mi edad, que seguía con la vista el paso del barco. Por un largo momento nuestras miradas se sostuvieron, y recibí el pesar recóndito que cargaban aquellos ojos, una tristeza extrañamente gemela a la mía, capaz de cruzar por encima de las olas y el tiempo para forjar una misteriosa armonía que desde entonces me desvela, pues sé que fuimos algo más que dos hombres mirándose sobre las olas.

Padura Fuentes (2002, p. 403)

De son côté, Fernando Terry, durant sa première halte sur le Malecón de La Havane, seize ans après son exil se sent lui aussi dévisagé par un inconnu alors qu'il regarde un voilier, ce qui le conduit à imaginer (car il n'a pas accès aux mémoires de José María Heredia) les sentiments éprouvés par le poète lors de son départ définitif :

Cuando miró hacia la embarcación descubrió, acodado a la baranda, a un hombre al parecer ajeno al jolgorio de los demás turistas. De pronto, la mirada del viajero se levantó y quedó fija sobre Fernando, como si le resultara inadmisibles la presencia de una persona, sentada en el muro, a merced de la soledad reverberante del mediodía habanero. Sosteniendo la mirada del hombre, Fernando siguió la navegación del velero hasta que la más modesta de las olas levantadas por su paso vino a morir en los arrecifes de la costa. Aquel desconocido, que lo observaba con tal escrutadora insistencia, alarmó a Fernando y lo hizo sentir, como una rémora capaz de volar sobre el tiempo, el dolor que debió de embargar a José María Heredia, aquella mañana, seguramente fría, del 16 de enero de 1837, cuando vio, desde el bergantín que lo devolvía al exilio luego de una lacerante visita a la isla, cómo las olas se alejaban en busca precisamente de aquellos arrecifes, el último recodo de una tierra cubana que el poeta ya no volvería a ver.

Padura Fuentes (2002, p. 14)

Ces parcours en miroir n'expriment pas seulement une correspondance mais aussi une circularité. Les destins des personnages semblent se reproduire par-delà les époques. C'est la force du rapprochement entre Fernando Terry et José María Heredia. Entre le début du XIX^e siècle et la fin du XX^e en passant par les années 1920-1930 à travers la situation de José de Jesús Heredia, la vie politique cubaine ne semble être qu'un continuum autoritaire marqué par les figures de trois despotes : Miguel Tacón, Gerardo Machado et Fidel Castro. Plusieurs éléments présents dans le récit que fait José María Heredia de sa rencontre avec le gouverneur de l'île renforcent le rapprochement que l'on peut opérer entre Tacón et Castro. L'extrait qui nous intéresse et dont nous avons souligné en italiques quelques passages est le suivant :

Una noche, al regresar a mi alojamiento, encontré sobre mi cama una esquila, enviada por la oficina del Capitán General. Presintiendo alguna represalia por haber traspuesto mi fecha de estancia en la isla, abrí el sobre y, para mi sorpresa, me encontré ante una invitación que me hacía el mismísimo Miguel Tacón, deseoso de tener una entrevista conmigo. El día fijado era el 12 de enero, a las cuatro de la tarde, en el Palacio de los Capitanes Generales y decía que sería un honor para él conversar con tan célebre escritor, y bajo su firma aparecían anotados - como era de obligatorio cumplimiento - los cargos políticos y honoríficos que ostentaba, con esa manía de los tiranos de hacer acompañar sus nombres con tan ridículos epítetos que pregonan cuán poderosos son: desde Vizconde de Bayamo, Marqués de la Unión de Cuba, Caballero de la Insigne Orden del Toisón de Oro hasta los de Teniente General de los Ejércitos Nacionales y Gobernador y Capitán General de la Isla de Cuba.

Con la zozobra que me había acompañado desde que recibí la carta, la tarde fijada subí las largas escaleras que conducían al despacho del sátrapa. La insana curiosidad por conocer al hombre terrible que tenía en jaque a los dueños del país mientras llenaba la ciudad de plazas y monumentos donde sus simpatizantes se reunían para dar vivas a su nombre, se mezclaba con la repugnancia que me provocaba encontrarme con un implacable censor

de toda idea liberal, el ejecutor del poder que se arrogaba el derecho a regular mi relación con Cuba, *el militar despiadado que había expresado su odio contra todo lo americano*. De él, como suele ocurrir, se contaban historias y leyendas tan típicas de los personajes de su especie que casi no vale la pena anotar: desde que podía vivir sin dormir, trabajando noches enteras, hasta que poseía una memoria insólita y severa para recordar cada orden o deseo. De igual modo se hablaba de su potencia sexual, de sus iras incontenibles, y de su paranoia de orden y poder, *así como su amor a los uniformes y los grados de los que no se despojaba nunca*.

Padura Fuentes (2002, pp. 376-377)

En omettant les considérations finales de l'extrait proposé qui renvoient notamment à une psychologie qu'il est difficile de vérifier, les rassemblements sur les places ne rappellent-ils pas les interminables discours prononcés par Fidel Castro devant des foules convaincues ou obéissantes sous la contrainte ? La haine de ce qui est « américain » et le goût des uniformes et des titres à rallonge n'étaient-ils pas partagés par le *Líder Máximo* jusqu'à sa « retraite » en survêtement Adidas ? Chantre de l'anti-américanisme (dans le sens, cette fois, des États-Unis), Fidel Castro aimait collectionner les fonctions, très souvent de façon concomitante : Commandant en chef des Forces armées révolutionnaires, Premier Ministre, Premier Secrétaire du Parti Communiste cubain, Président des Conseils d'État et des Ministres de la République de Cuba, Député de l'Assemblée Nationale du Pouvoir Populaire. Par ailleurs, l'entretien entre le général Tacón et José María Heredia se termine sur les réflexions suivantes du poète cubain : « Desde su altura, con su uniforme brillante y cargado de grados, con todos sus honores y títulos a costas, me miraba aquel hombre para el que yo lo sabía, la Historia no tendría perdón » (Padura Fuentes 2002, p. 383). N'y a-t-il pas dans les derniers mots une claire allusion à l'une des phrases les plus célèbres de Fidel Castro, « La Historia me absolverá »¹, accompagnée ici d'une ferme dénégation ?

Conclusion

Le régime castriste est, certes, une République du point de vue constitutionnel, mais les idéaux hérédiens renforcés durant le séjour mexicain y ont été dévoyés. Cuba est une « démocratie », c'est-à-dire un « régime politique mêlant des apparences démocratiques et un exercice autoritaire du pouvoir » (Rosanvallon 2020, p. 227). Ceci étant, comme tout régime oppressif, il est amené à disparaître. Nous croyons que telles sont les leçons que veut nous transmettre, à mots couverts, Leonardo Padura qui reste finalement dans la lignée de ses autres œuvres, lesquelles proposent une critique des détenteurs du pouvoir ayant oublié les valeurs révolutionnaires. En même temps, grâce aux mémoires fictives de José María Heredia d'où sont extraites les leçons

¹ Après l'échec de son soulèvement contre le régime de Fulgencio Batista le 26 juillet 1953, Fidel Castro est arrêté et transféré à la prison de Santiago de Cuba. Lors de son procès, assurant seul sa défense, il prononce une brillante plaidoirie de deux heures, connue sous le titre de *La Historia me absolverá*, dans laquelle il revendique la responsabilité entière du mouvement révolutionnaire, dénonce le dictateur et développe des propositions sociales.

mexicaines, le romancier cubain fait ressortir tout le potentiel cognitif, critique, voire subversif de l'écriture fictionnelle du réel. Quand les documents authentiques manquent ou face à l'aveuglement ou à l'indulgence de certains, le roman historique, genre dans lequel s'inscrit en partie *La novela de mi vida*, se propose de combler certains « blancs de l'histoire », pour reprendre une expression de Victorien Lavou Zoungbo (2012, p. 8), et participe ainsi à une meilleure compréhension du présent.

Références bibliographiques

- Alcocer Rudyard, J. (2014). Politically Escapist... or Engaged? History and Subversion in Leonardo Padura's 'La novela de mi vida'. *Transmodernity. Journal of Peripheral Cultural Production of the Luso-Hispanic World*, Volume (4)2, 25-37.
- Bakhtine, M. (1970). Problèmes de la poétique de Dostoïevski. Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme.
- Barbérís, Pierre (1980). Le prince et le marchand. Idéologiques : la littérature, l'histoire. Paris, Fayard.
- Beaupied, Aída (1997). Lo bello y lo sublime en dos poemas de José María Heredia. *Revista de Estudios Hispánicos*, Volume 31(1), 3-23.
- Bivort, Sabine (2013). Leonardo Padura y la dignidad del derrotado. *Revista Letral*, 10, 152-158.
- Eco, Umberto (1996). Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs. Paris, Grasset.
- Farrugia, Francis (2007). Syndrome narratif et reconstruction du passé dans *Les cadres sociaux de la mémoire* et dans *La mémoire collective*. Maurice Halbwachs : le temps, la mémoire et l'émotion. Paris, L'Harmattan, 119-146.
- Farrugia, Francis (2008). Syndrome narratif et archétypes romanesques de la sentimentalité. Don Quichotte, Madame Bovary, un Discours du pape, et autres histoires... *Émotions et sentiments : une construction sociale. Approches théoriques et rapports aux terrains*. Paris, L'Harmattan, 77-97.
- Farrugia, Francis (2009). Le syndrome narratif : théorie et terrain. *Cahiers internationaux de sociologie*, 127, 269-289.
- Forero Quintero, Gustavo (2012), *Xicoténcatl*. Madrid, Francfort, Vervuert.
- García Garófalo Mesa, Manuel (1945). Vida de José María Heredia en México (1825-1839). México, Ediciones Botas.
- González Acosta, Alejandro (1997). El enigma de Jicoténcal. Estudio de dos novelas sobre el héroe de Tlaxcala. México, Instituto Tlaxcalteca de Cultura.
- Heredia, José María (1989). Niágara y otros textos (poesía y prosa selectas). Caracas, Biblioteca Ayacucho.
- Lavou Zoungbo, Victorien (2012). Introduction générale. *Puerto Limón (Costa Rica). Formas y prácticas de auto/representación. Apuestas imaginarias y políticas / Formes et pratiques d'auto/représentation. Enjeux imaginaires et politiques*. Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 5-11.

- Padura Fuentes, Leonardo (2002). *La novela de mi vida*. La Habana, Ediciones Unión.
- Padura Fuentes, Leonardo (2003). *José María Heredia: la patria y la vida*. La Habana, Ediciones Unión.
- Pavel, Thomas (1988). *Univers de la fiction*. Paris, Seuil.
- Rosanvallon, Pierre (2020). *Le siècle du populisme. Histoire, théorie, critique*. Paris, Seuil.
- Varela, Félix (1995). *Jicoténcatl*. Houston, Arte Publico Press.
- Wieser, Doris (2005). Leonardo Padura: *Siempre me he visto como uno más de los autores cubanos*. *Espéculo*, 29, URL : <https://webs.ucm.es/info/especulo/numero29/padura.html>] (consulté le 8 mai 2020).